

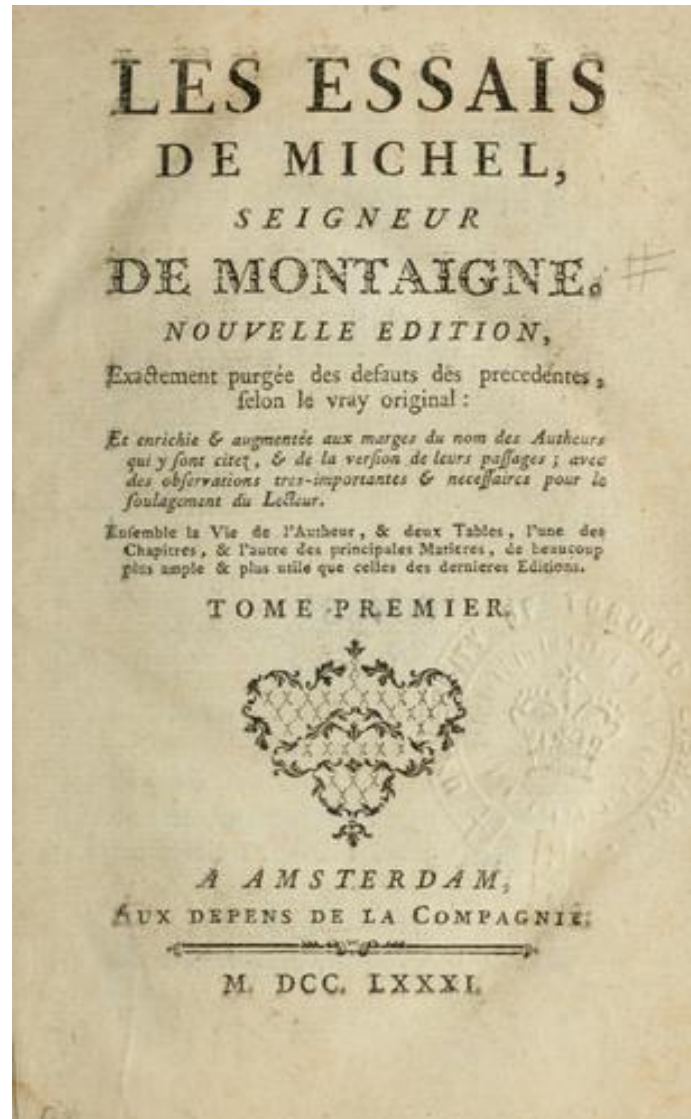
# Montaigne et La Boétie

(1533-1592)

(1530-1563)



# Les ESSAIS de Montaigne



# **Merleau-Ponty (1908-1961)**

***« Loin que l'amitié de La Boétie ait été un accident de sa vie, il faudrait dire que Montaigne et l'auteur des Essais sont nés de cette amitié et qu'en somme, pour lui, exister, vivre, c'est vivre sous le regard de son ami. »***



*« Et le plus grand que j'ai connu au vif, je dis des parties naturelles de l'âme et le mieux né, c'était Étienne de La Boétie : c'était vraiment une âme pleine et qui montrait un beau visage à tous sens. »*

Édition avec dossier

# La Boétie

## Discours de la servitude volontaire

Présentation  
par Simone Goyard-Fabre

Dossier  
par Raphaël Ehram



GF

*« La première raison pour laquelle les hommes servent volontiers, est parce qu'ils naissent serfs et sont nourris comme tels. »*

*« Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie. »*

*« En somme, par les gains et les faveurs qu'on reçoit des tyrans, on en arrive à ce point qu'ils se trouvent presque aussi nombreux, ceux auxquels la tyrannie profite, que ceux auxquels la liberté plairait. »*



*« Soyez donc résolus à ne plus servir et vous serez libres. »*



**La philia parentale (phusikè)**

**La philia amoureuse (éritikè)**

**La philia amicale (hétaïrikè)**

**La philia d'hospitalité (xénikè)**

**Eros : la passion amoureuse**

**Philia : la tendre affection**

**Agapè : l'amour- charité**

# Le château de Montaigne



*« Entre un père et ses enfants, il s'agit plutôt de respect : l'amitié se nourrit de communication, et elle ne peut s'établir entre eux, à cause de leur trop grande différence. Et d'ailleurs elle nuirait peut-être aux obligations naturelles, car les pensées secrètes des pères ne peuvent être communiquées aux enfants sous peine de favoriser une inconvenante intimité, pas plus que les avertissements et les remontrances – qui sont parmi les principaux devoirs de l'amitié – ne peuvent être adressés par des enfants à leur père. »*

*« C'est en vérité un beau nom, et plein d'affection que le nom de frère, et c'est pourquoi nous en avons fait, La Boétie et moi, le symbole de notre alliance. Mais le mélange des biens, leur partage, le fait que la richesse de l'un fasse la pauvreté de l'autre, cela affaiblit beaucoup et tend à relâcher le lien fraternel. Puisque des frères doivent mener la conduite de leur vie et de leur carrière par les mêmes voies, et au même rythme, ils en viennent forcément à se heurter et se gêner mutuellement très souvent.*

*Et d'ailleurs, pourquoi la sympathie, la correspondance intime qui est à l'origine des amitiés véritables et parfaites se retrouverait-elle forcément entre deux frères ? Un père et son fils peuvent avoir des caractères extrêmement différents, et de même pour des frères : "C'est mon fils, c'est mon parent", mais c'est un ours, un méchant ou un imbécile. »*



*« La loi du désir est telle que dès qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles. »*

*« Amants, soyez dédaigneux, ainsi viendra-t-elle aujourd'hui, celle qui refusait hier. »*

« On ne peut comparer l'amitié à l'affection envers les femmes et on ne peut pas non plus la classer dans cette catégorie. Son ardeur, je l'avoue "*Car nous ne sommes pas inconnus à la déesse qui mêle aux soucis de l'amour une douce amertume*" - Catulle, *Épigrammes, LXVIII, 17* - est plus active, plus cuisante et plus brutale. Mais c'est un feu téméraire et volage, variable et varié, une fièvre sujette à des accès et des rémissions, qui ne nous tient que par un coin de nous-mêmes.

L'amitié, au contraire, est une chaleur générale et universelle, au demeurant tempérée et égale à elle-même, une chaleur constante et tranquille, toute de douceur et de délicatesse, qui n'a rien de violent ni de poignant. Et de plus, l'amour n'est qu'un désir forcené envers ce qui nous fuit,

*"Tel le chasseur qui poursuit le lièvre, Par le froid, par le chaud, dans la montagne et la vallée ; Et il n'en fait plus aucun cas quand il le voit pris, C'est seulement quand la proie se dérobe qu'il se hâte à sa poursuite." Arioste, Roland furieux, stance VII »*

*«Les humeurs débauchées, comme la mienne qui hait toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas propres, mais la coutume et l'usage de la vie commune nous emportent. »*

*« Or il vous peut souvenir comme feu Monsieur de La Boétie ce mien cher frère, et compagnon inviolable, me donna mourant ses papiers et ses livres [...]. Je ne veux pas chichement en user moi seul, ni ne mérite qu'ils ne servent qu'à moi. A cette cause il m'a pris envie d'en faire part à mes amis. Et parce que je n'en ai, ce crois-je, nul plus privé que vous, je vous envoie la Lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduite par lui en français ; bien marri de quoi la fortune vous a rendu ce présent si propre, et que n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de notre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxième [mois] de sa vie.*

*Mais je laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous avertir de votre devoir en cela, vous priant de le croire pour l'amour de moi : car il vous découvrira mes intentions, et ce qui se peut alléguer en cela beaucoup mieux que je ne le ferais moi-même. Sur ce, ma femme, je me recommande bien fort à votre bonne grâce, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. »*  
*Votre bon mari, Michel de Montaigne*

*« A moi aussi il m'est plus agréable de vivre sans cette chaîne au cou. »*





*« Jamais je ne dirai que le mariage apporte plus de joies que de larmes. »*

*« Une douce société de vie, pleine de constance et de confiance et un nombre infini d'utiles offices et obligations mutuelles. »*

*« Qu'on lui demande pourtant  
lors, à qui il aimerait mieux  
arriver une honte, ou à sa  
femme ou à sa maîtresse, de qui  
la défortune l'affligerait le plus,  
à qui il désire plus de grandeur:  
ces demandes ne font aucun  
doute en un mariage sain. »*



*« En l'an du Christ 1571, âgé de 38 ans, la veille des calendes de mars, au jour anniversaire de sa naissance, depuis longtemps excédé du service de la Cour et des affaires publiques, impatient de se blottir, tandis qu'il est encore indemne, dans le giron des doctes vierges où, serein et loin de tout souci, il dépassera enfin le peu de distance qu'il lui reste à parcourir d'un trajet dont il a déjà effectué la majeure partie, pourvu que les destins lui accordent de mener à bien sa course, Michel de Montaigne a consacré ce domicile, ce doux repaire qu'il tient de ses ancêtres, à sa propre liberté, à sa tranquillité et à son loisir. »*

*« Un plaisir est attisé par la difficulté : il y faut de la piquûre et de la cuisson. Ce n'est plus l'amour s'il est sans flèche et sans feu. »*

*« On peut blesser le  
mariage sans le  
rompre tout à fait »*

*« Quant au mariage, outre le fait qu'il s'agit d'un marché dont l'entrée seule est libre, sa durée étant contrainte et forcée et ne dépendant pas de notre volonté, outre que c'est un marché qui d'ordinaire est passé à d'autres fins que l'amitié, il y survient quantité de complications extérieures dont l'écheveau est difficile à démêler, mais qui peuvent suffire à briser le lien et troubler le cours d'une réelle affection.*



*Pour l'amitié, au contraire, il n'y a pas d'autre affaire ni de commerce que d'elle-même. Ajoutons à cela qu'à vrai dire, la disposition des femmes ne les met pas en mesure de répondre à ces rapports intimes dont se nourrit cette divine liaison, et que leur âme ne semble pas assez ferme pour supporter l'étreinte d'un nœud si serré et si durable. »*

*« Je dis que les mâles et femelles sont jetés en même moule, sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande: Platon appelle indifféremment les uns et les autres à la société de toutes études, exercices, charges et professions guerrières et paisibles en sa république. Il est bien plus aisé d'accuser un sexe que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dit, le fourgon se moque de la paille. »*

*« Ce que nous appelons  
ordinairement amis et amitié,  
ce ne sont qu'acointances et  
familiarités noués par quelque  
occasion ou commodité. »*

*« C'est qu'en effet tout étant commun entre eux, ils ne peuvent ni prêter ni donner rien. »*

*« Quant à cette autre forme de liaison, que pratiquaient les grecs, elle est fort justement abhorrée par nos mœurs. Et d'ailleurs, l'usage qu'ils en faisaient requérait une telle disparité dans l'âge, une telle différence de comportement entre les amants, qu'elle ne correspond pas à la parfaite union prônée ici. »*

*« Les plaisirs de la chair valent mieux que les pensées ennuyeuses ou les chagrins mélancoliques. »*

*« Je m'y plaisais mais je ne m'y oubliais pas. »*

*« Se prêter à autrui, ne se donner qu'à soi-même. »*

*« Nous nous cherchions avant  
que de nous être vus et par  
choses que nous entendions  
rapporter l'un de l'autre. »*



*« En l'amitié de quoi je parle, nos âmes se mêlent et se confondent l'une dans l'autre, d'un mélange si complet qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. »*

*« En cette école du commerce des hommes, j'ai souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connaissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous. »*

*« Après la condamnation de Tiberius Gracchus, les consuls romains poursuivaient tous ceux qui avaient fait partie de son complot. Quand Lelius demanda, devant eux, à Caius Blossius, qui était le meilleur ami de Gracchus, ce qu'il aurait voulu faire pour lui, celui-ci répondit : "Tout" »*

*– Comment, tout ? poursuivit l'autre. Et s'il t'avait commandé de mettre le feu à nos temples ?*

*- Il ne me l'aurait jamais demandé, répondit Blossius.*

*- Mais s'il l'avait fait tout de même ? ajouta Lelius*

*- Alors je lui aurais obéi, répondit-il. »*

*« Je me fusse certainement plus volontiers fié à lui qu'à moi. »*

*« L'unique et principale amitié déçoud tout autre obligation. Ainsi, le secret que j'ai juré de desceller à nul autre, je le puis, sans parjure, communiquer à celui qui n'est pas autre. »*

*« Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi. »*

*« Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête dans une ville, nous nous trouvâmes tellement conquis l'un par l'autre, comme si nous nous connaissions déjà, et déjà tellement liés, que plus rien dès lors ne nous fut aussi proche que ne le fut l'un pour l'autre. »*

*« Il n'y a pas deux  
personnalités identiques  
dans l'univers : le moi est  
unique. »*



*« Les choses les plus ignorées sont plus propres à être déifiées. »*

« Si je la compare, dis-je, aux quatre années pendant lesquelles il m'a été donné de jouir de la compagnie et de la fréquentation agréables de cette personnalité, tout cela n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour où je l'ai perdu.

*« Jour qui me sera douloureux à jamais, Et qu'à jamais j'honorerai, Telle a été votre volonté, Ô Dieux ! » Virgile, Enéide, V 49-50*

Je ne fais que me traîner en languissant, et même les plaisirs qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, ne font que redoubler le regret de sa perte. Nous avons la moitié de tout : il me semble que je lui dérobe sa part.

*"Et j'ai décidé que je ne devais plus prendre aucun plaisir, N'ayant plus celui qui partageait ma vie.« Térence, Heautontimorumenos, I, 1, 149-150*

J'étais déjà si formé et habitué à être le deuxième partout, qu'il me semble maintenant n'être plus qu'à demi. »

*« Il n'est pas d'action ni  
de pensée où il me  
manque comme je lui  
aurais manqué moi-  
même. »*

*« Et ce même matin, je suis tombé en une pensée si pénible de M. de La Boétie, et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal. »*

*« Si La Boétie eût eu à choisir il y eut mieux aimé être né qu'à Sarlat, et avec raison. »*

*« À son plus tendre, à son plus délicieux, à son plus intime compagnon, à l'homme le meilleur, le plus savant, le plus agréable, et véritablement le plus parfait qu'ait vu notre siècle, Michel de Montaigne, misérablement privé d'un si cher soutien de sa vie, gardant la mémoire de la mutuelle et douce affection qui les unissait l'un à l'autre, désireux d'en établir à demeure un souvenir particulier, et ne le pouvant de manière plus expressive, a voué tout ce savant et remarquable appareil d'études qui fait ses délices. »*

# Marie Le Jars de Gournay (1565-1645)



*« Certes aimée de moi  
beaucoup plus que  
paternellement, et enveloppée  
en ma retraite et solitude,  
comme l'une des meilleures  
parties de mon propre être, je  
ne regarde plus qu'elle au  
monde. »*



*« Certes, si cela n'était, s'il pouvait s'établir une telle connivence libre et volontaire, où non seulement les âmes puissent trouver une entière jouissance, mais où les corps eux aussi puissent avoir leur part, et où l'individu soit engagé tout entier, il est certain que l'amitié en serait plus complète et plus pleine. Mais il n'est pas d'exemple jusqu'ici que l'autre sexe ait encore pu y parvenir, et il en a toujours été traditionnellement exclu. »*

**FIN**